

—Adieu.

—Au revoir.

—Bonsoir à ces dames.

Arthur Papillon, qui est en habit et en cravate blanche, comme tous les soirs, a encore le temps de se montrer dans un salon politique de la rive gauche et d'y apercevoir l'historien genevois, Moichod, auteur de cette fameuse *Histoire de Napoléon*, où il est établi que Bonaparte fut un médiocre général et que toutes ses batailles ont été gagnées par ses lieutenants. Jockeulet, lui, veut entrer à l'Odéon et entendre, pour la dixième fois, le cinquième acte d'une pièce à grand succès de l'école du bon sens, dans laquelle le héros, après avoir débâté contre l'argent pendant quatre actes, en vers mal rimés, épouse, au dénouement, la jeune fille millionnaire, pour la plus grande satisfaction des bourgeois. Quant à Maurice, avant d'aller rejoindre, rue Monsieur-le-Prince, Mlle Irma, qui a dû prendre la clef sous le paillason et qui est probablement en train de faire ses papillotes, il reconduit Amédée un bout de chemin.

Amédée regagne alors tout seul la rue Notre-Dame-des-Champs, frissonnant dans le brouillard, plein de tristesse et de malaise.

Non ! non ! ce n'est pas vrai. Il y a un autre amour que celui des brutes ; il y a d'autres femmes que les filles coquettes. Et voilà qu'il pense à sa camarade d'enfance, à la jolie petite Maria, et qu'il la revoit, brochant près de la lampe de famille et causant avec lui sans lever les yeux, pendant qu'il admire ses beaux cils baissés ; et il est stupéfait en songeant tout à coup que la présence de cette enfant délicieuse ne lui a jamais donné le moindre trouble, qu'il n'a jamais souhaité d'autre bonheur que celui d'être auprès d'elle. Pourquoi un sentiment pareil au sien ne s'épanouirait-il pas un jour dans le cœur de Maria ? N'ont-ils pas grandi ensemble ? N'est-il pas le seul jeune homme qu'elle connaisse intimement ? Devenir son fiancé, quelle douceur ! Oui ! c'est ainsi qu'il faut aimer. Désormais, il passera toutes ses soirées chez les Gérard, comme le lui conseillait la bonne Louise ; il se tiendra le plus près possible de sa chère petite Maria, content de l'entre parler de la voir sourire, et il attendra, le cœur plein de tendresse, l'instant où elle s'apercevra enfin qu'il l'aime et où elle consentira à devenir sa femme. Oh ! l'exquise union de deux cœurs purs ! Est-ce qu'un tel bonheur existerait ?

Ce beau rêve a réchauffé le cœur du jeune homme. Il arrive, tout joyeux, devant sa maison ; il donne un vigoureux coup de sonnette, grimpe lestement les étages et ouvre la porte de son logis. Mais quoi ?... Son père est donc rentré bien tard ? Un filet de lumière brille sous la porte de sa chambre à coucher.

—Pauvre homme ! — pense Amédée, se rappelant la scène du matin. — Serait-il indisposé ?... Voyons vite...

Mais à peine a-t-il ouvert la porte qu'il recule en poussant un cri de détresse et d'horreur.

A la lueur de la bougie qui brûle sur la cheminée, Amédée a vu son père étendu sur le parquet, la chemise débraillée et par rouge de sang, tenant encore dans sa main droite, crispée par l'agonie, le rasoir avec lequel il s'est coupé la gorge.

Où ! elle a lieu quelquefois, l'union absolue de deux pauvres êtres dans l'amour, et c'est le bonheur sur la terre ! Mais si l'un des deux meurt, l'autre ne se console pas.

M. Violette ne s'est pas consolé.

IX

Maintenant, Amédée n'a plus de famille.

Au lendemain de la mort de son père, il a même rompu violemment avec son seul parent, M. Isidore Gaufré. Car le bon dieusard, sous prétexte que le suicide lui faisait horreur, a laissé mener au cimetière, dans un corbillard de sixième classe, le mari de sa propre nièce, et n'a pas honoré de sa présence un convoi auquel le chemin de la paroisse était interdit, ce qui n'a pas empêché le saint homme, ce jour-là même, d'engloutir à son déjeuner, tout en tonnant contre les progrès du matérialisme,

des tripes à la mode de Caen, chef-d'œuvre hebdomadaire de Bérénece.

Amédée n'a plus de famille, et ses amis sont dispersés.

En récompense de deux examens de droit que Maurice a passés comme en se jouant, Mme Roger a voulu régaler son fils d'un voyage en Italie, et ils viennent de partir ensemble.

Quant aux Gérard, ah ! les pauvres gens ! Juste un mois après la mort de M. Violette, le vieux gravur a été tué raide, sur sa planche, par une attaque d'apoplexie foudroyante, et, ce jour-là, l'on n'aurait pas trouvé cinquante francs dans le tiroir de la commode. Autour du trou béant où l'on descendit, congrument vêtu de sapin, l'obscur et honnête artiste, il n'y eut que le groupe noir des trois femmes qui pleuraient. Amédée en grand deuil de son père et une douzaine d'anciens camarades de Gérard, rapins vieillissés à chapeaux pointus, dont les crinières romantiques avaient grisonné. Tout de suite, il fallut vendre, pour faire un peu d'argent, ce qui restait d'épreuves de choix dans les cartons, les quelques morceaux de peinture donnés jadis par les amis devenus plus ou moins célèbres, les derniers bibelots en ruines, enfin le pauvre trésor d'art qui faisait le charme du logis. Puis vint Amédée Gérard, afin que sa fille aînée fût un peu moins éloignée des pensionnats qui l'employaient comme maîtresse de piano, s'en alla loger tout là-haut, rue Saint-Pierre, à Montmartre, où l'on trouva un petit rez-de-chaussée pas cher, avec un jardinet grand comme la main.

Amédée, réduit à ses cent vingt cinq francs par mois, avait dû, lui aussi, quitter le logement trop coûteux de la rue Notre-Dame-des-Champs, vendre la plus grande partie du mobilier familial. Ne gardant que ses livres et de quoi garnir une chambre, il s'était perché, au faubourg Saint-Jacques, sous les toits d'une vieille maison.

C'était bien loin de là, Montmartre et la rue Saint-Pierre. Voilà que, dans son chagrin, il ne pouvait plus voir aussi souvent qu'il l'aurait voulu les amies qu'une communauté de deuil lui rendait plus chères que jamais.

Une seule consolation lui restait, le travail littéraire. Il s'y jeta éperdument, endormit sa douleur avec le fécond et merveilleux opium de la poésie et du rêve. D'ailleurs, il commençait à trouver sa voie, sentait qu'il avait à dire quelque chose de nouveau. Depuis assez longtemps déjà, il avait jeté au feu ses premiers vers, imitations maladroitement des maîtres préférés, et son drame mille-huit-cent-trentesque, où les deux amants chantaient un duo de passion sous le gibet. Il revenait à la vérité, à la simplicité, par le chemin des écoliers, par le plus long. Le goût et le besoin le prirent à la fois d'exprimer naïvement, sincèrement, ce qu'il avait sous les yeux, de dégager ce qu'il pouvait y avoir d'humble idéal chez les petites gens parmi lesquels il avait vécu, dans les mélancoliques paysages des banlieues parisiennes où s'était écoulée son enfance, en un mot, de peindre d'après nature. Il essaya, sentit qu'il réussissait, et il vécut alors les plus belles et les plus nobles heures de sa vie, celles où l'artiste, déjà maître de son instrument et ayant encore l'abondance et la vivacité des sensations de la jeunesse, écrit la première œuvre qu'il sait bonne, et l'écrit avec un entier désintéressement, sans songer même que d'autres la verront, travaillant pour lui seul, pour la seule joie de produire et de répandre hors de lui tous ses souvenirs, toute son imagination, tout son cœur. Instants de pur enthousiasme et de parfait bonheur qu'il ne retrouvera jamais plus, quand il aura mordu au fruit savoureux du succès, quand il sera enfiévré par le désir de la gloire ! Heures délicieuses, heures sacrées, qui ne se peuvent comparer qu'aux ivresses du premier amour !

Pendant les mois d'hiver qui suivirent la mort de son père, Amédée travailla courageusement. Lévé dès six heures du matin, il allumait sa lampe et le petit poêle de faïence, le poêle de blanchisseuse, qui chauffait sa chambre haute, et, marchant de long en large ou courbé sur sa page, le poète commençait vigoureusement sa lutte avec les images, les mots et les idées. A neuf heures, il sortait, déjeunait dans une crémérie voisine, puis allait à son bureau. Là, ses fastidieuses paperasses une